



## Ardeur et rondeur de Ronsard, poète des *Amours*

FRANK LESTRINGANT

À la mémoire d'André Gendre

**Résumé :** Dès leur première édition (1552), les *Amours* de Ronsard contiennent la totalité du répertoire qui sera exploité dans les autres recueils. L'offrande poétique restitue les secrètes correspondances de la vie et de la mort. L'amour triomphe, alors que le corps bientôt se rétracte. La gloire, qui rayonne à jamais, compense le défaut du présent. Par un renversement paradoxal, la quête se métamorphose en irréversible nostalgie. Chacun a raison d'aimer, même si s'ensuit la mort inéluctable. L'épilogue est emprunté au sonnet des œufs, qui se situe dans la tradition du blason anatomique. L'œuf fécond résume le monde et contient la vie foisonnante, d'où tout resurgit.

**Mots-clés :** Amour, Sonnet, Canzoniere, Corps féminin, *Innamoramento*, Mort, Œuf.

«Gentilhomme vendômois», Ronsard est né dans la nuit du samedi au dimanche 2 septembre 1524 au manoir de La Possonnière, maison forte des ancêtres qui venait d'être reconstruite dans le style italien<sup>1</sup>. C'est le sixième enfant de la famille, cadet de trois vivants. Louis de Ronsard, son père, a participé au siège de Milan dans l'armée de Louis XII et est devenu maître d'hôtel de François I<sup>er</sup>; il rêve pour son fils d'une carrière dans les armes ou la diplomatie. Après un bref

séjour au collège de Navarre, Pierre de Ronsard entre comme page à la cour de France (1536), au service du dauphin François, puis de Madeleine de France, promise à Jacques V d'Écosse. C'est à cette occasion qu'il se rend en Écosse où il demeure jusqu'en 1538. Il y retourne l'année suivante, chargé d'une mission auprès de Jacques V. Au retour d'un voyage en Alsace en qualité de secrétaire du diplomate Lazare de Baïf auprès des princes allemands réunis à la diète d'Haguenau, il rapporte les premières atteintes d'un mal qui le laisse à demi sourd. Obligé de renoncer à la carrière des armes, c'est, semble-t-il, vers cette date qu'il se tourne vers les lettres. Son père s'empresse d'assurer son avenir en lui obtenant une tonsure qui fait de lui un clerc et l'autorise à recevoir des bénéfices ecclésiastiques. S'essayant d'abord à la poésie néolatine, il est encouragé dans sa vocation littéraire par Jacques Peletier du Mans. Lorsqu'en 1544 son père meurt, Ronsard tente sa chance à Paris et retrouve son protecteur Lazare de Baïf, dont le fils Jean-Antoine suit les leçons de Jean Dorat. Au collège de Coqueret, au Quartier latin, il fait retraite avec Baïf et Joachim du Bellay, dans l'étude passionnée du grec et de l'Antiquité.

### Après Marot

Ronsard s'impose comme le chef du projet de révolution littéraire que forme la Brigade et bientôt la Pléiade. Un an après la *Deffence et illustration de la langue Françoyse* de Joachim du Bellay, il publie les *Odes* qui marquent un avènement décisif dans l'histoire

1. Frank Lestringant, Josiane Rieu, Alexandre Tarrête, *Littérature française du XVI<sup>e</sup> siècle*, Paris, PUF, 2000, p. 219-231, ouvrage auquel j'emprunte quelques éléments.

littéraire. Dès le début, son abondante production s'étend aux domaines de la poésie grave comme de la poésie amoureuse : *Les Amours* (de Cassandre) et le cinquième livre des *Odes* (1552); le *Livret des Folastries* (1553); *Les Hymnes*, et la *Continuation des Amours* (de Marie) (1555); puis la *Nouvelle continuation des Amours* et d'autres *Hymnes* (1556). Poète d'Henri II et de Charles IX, il obtient des bénéfices dès 1552. Plus tard, il recevra les prieurés de Saint-Cosme-lez-Tours (1565) et de Croixval (1566). Aumônier ordinaire du roi à partir du 1<sup>er</sup> janvier 1559, il prend la succession de Mellin de Saint-Gelais. Cette fonction l'oblige à une production de pièces de circonstances (*Elegies, Mascarades et Bergerie* publiées en 1565; participation aux fêtes et divertissements de la cour). En 1560, Ronsard fait paraître une édition collective de ses œuvres en les réorganisant par genres, *Amours* (premier livre consacré à Cassandre, second livre à Marie, avec des sonnets à Sinope), *Odes, Poèmes, Hymnes*. C'est le premier bilan et le premier tournant dans sa carrière poétique.

En 1562, l'année des massacres de Wassy et de la prise d'armes de Condé, qui ouvrent l'interminable période des guerres de Religion, il compose contre les Protestants insurgés les *Discours des misères de ce temps* et la *Remontrance au peuple de France*, modèles d'où sortiront *Les Tragiques* d'Agrippa d'Aubigné. Il s'affirme comme le responsable du groupe qui a donné un nouveau tournant à la production littéraire en France et rédige, à côté de l'*Abrégé de l'art poétique*, des préfaces à ses œuvres, qui ont valeur de guide poétique. Mais surtout, il se trouve en position d'accomplir sa mission de poète inspiré qui montre la vérité aux peuples et aux rois, découvre le sens de l'histoire et donne des avertissements. Les *Discours* exploitent une rhétorique oratoire puissante. Cette poésie à visée « active » sait tirer parti de l'exemple de l'adversaire, et se rapproche de la transparence mise en pratique par Clément Marot. Rompant avec l'élitisme intellectuel et social du programme de *La Deffense et illustration*, Ronsard parle désormais un langage simple, compréhensible de tous.

Au moment même où Ronsard réaffirme ce rôle, il se multiplie en devises, cartels, couplets pour mascarades et tournois, renouant de manière inattendue avec la tradition du poète courtisan vitupérée jadis chez un Mellin de Saint-Gelais. Sans doute les *Elegies, Mascarades* et *Bergerie* célèbrent-elles les fêtes de cour, qui ont une fonction symbolique d'harmonisation de la société et du monde. L'épopée de *La Franciade*, conçue sur le modèle de l'*Énéide* et narrant la geste du Troyen Francus, fils d'Hector, tente de replacer l'histoire dans une perspective mythique. Ce poème héroïque à la gloire de la dynastie régnante, qui aurait dû constituer le grand œuvre ronsardien, avorte en 1572 avec la publication de quatre chants sur douze initialement prévus. Cette épopée de l'unité nationale a le double handicap de se fonder sur la légende des origines troyennes de la monarchie française, fort mise à mal par les historiens, et de paraître l'année des massacres de la Saint-Barthélemy, quelques semaines après leur déclenchement. De

plus, le choix du décasyllabe, le mètre épique traditionnel, imposé par le roi Charles IX au détriment de l'alexandrin, plus ample et pour cela même jugé trop prosaïque, a de son propre aveu gêné le poète.

À la mort de Charles IX, en 1574, Ronsard perd son plus fidèle soutien. Avec l'avènement d'Henri III, les rêves de grandeur appartiennent au passé, même si le dernier Valois tente de maintenir l'idéal de la Renaissance à travers l'Académie du Palais. Les esthétiques maniériste et baroque correspondent à cette époque de crise, cependant que s'opère le retour à une pratique religieuse fervente et ostentatoire. À cette époque, le protestant Agrippa d'Aubigné, qui ne cessera de proclamer sa fidélité envers Ronsard en dépit de la différence des confessions, commence *Le Printemps*, et le jeune Philippe Desportes, l'auteur des *Amours de Diane* et des *Amours d'Hippolyte*, devient le poète favori d'Henri III et de la cour. Ronsard est amené à rivaliser avec lui dans les *Sonnets pour Hélène* (1578), qui révèlent son amertume, trahissent de l'autodérision et font de ce dernier *canzoniere* un adieu poétique. Ronsard connaît une semi-disgrâce, se retire de plus en plus souvent dans son prieuré de Saint-Cosme, près de Tours, corrige la sixième édition collective de ses *Œuvres* et meurt après une longue et pénible agonie dans la nuit du 27 au 28 décembre 1585. Les *Derniers Vers*, où il dépeint sa déchéance physique, relèvent de ce baroque macabre qui commence à fleurir au déclin du siècle :

Je n'ai plus que les os, un Squelette je semble,  
Décharné, dénérvé, démusclé, dépoulté,  
Que le trait de la mort sans pardon a frappé;  
Je n'ose voir mes bras que de peur je ne tremble<sup>2</sup>.

Le cardinal Du Perron prononce son oraison funèbre.

### Trois canzonere

Ronsard a organisé ses poèmes amoureux en trois *canzoniere*, trois « chansonniers » ou recueils de chansons, remaniés de façon à donner une unité esthétique à son œuvre. Les premiers *Amours* sont consacrés à Cassandre. Le poète a rencontré le 21 avril 1545 à Blois, lors d'un bal, Cassandre Salviati, fille d'un banquier italien. Elle correspond au type de la beauté blonde, aristocratique et raffinée et le recueil se réclame de l'inspiration pétrarquiste et platonicienne. En fait, le poète a regroupé des poèmes destinés à plusieurs femmes et l'on trouve, dès ce premier recueil, des allusions à la brunette et au personnage d'Hélène.

2. Je modernise l'orthographe des différentes citations de Ronsard, la plupart d'après Ronsard, *Œuvres complètes*, édition Paul Laumonier, Paris, Société des textes français modernes, 1914-1982 (20 vol.). Cf. Ronsard, *Œuvres complètes*, éd. Jean Céard, Daniel Ménager, Michel Simonin, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2 vol., 1993-1994, t. II, p. 1102. Voir André Gendre, *Ronsard, poète de la conquête amoureuse*, Neuchâtel, 1970, et *L'Esthétique de Ronsard*, Paris, Sedes, 1998. Cf. Yvonne Bellenger, *Lisez la Cassandre de Ronsard*, Paris, Champion, « Unichamp », 1998.

Marc-Antoine Muret donne un commentaire des *Amours* dans la deuxième édition de 1553.

Le poète aurait ensuite aimé une « pastourelle », Marie, fille d'un aubergiste de Bourgueil, beauté brune, sauvage, simple, dont on ignore si elle a seulement existé. Nombre de poèmes rattachés au cycle de Marie brouillent toute identification possible. Ronsard y a inclus en 1559 le cycle de « Sinope » (« blesse le regard »), pseudonyme qui cacherait une dame de la cour et celui de « Genève », autre inconnue. En 1578, paraissent les *Sonnets sur la Mort de Marie*, que Ronsard place à la suite du cycle de Marie pour donner l'illusion d'un roman d'amour. Ces sonnets ont été écrits pour Henri III qui avait perdu sa maîtresse, Marie de Clèves, en 1574, et avait demandé à divers poètes de collaborer à un « tombeau » poétique. De même, la jeune femme appelée « Callirée » serait Anne d'Acquaviva, demoiselle de Catherine de Médicis, aimée de Charles IX. « Astrée » pourrait être Françoise Babou de la Bourdaisière, femme d'Antoine d'Estrées, qui aurait été aimée de Ronsard lui-même ou bien d'un de ses amis. Enfin, les *Sonnets pour Hélène* (1578) ont été composés à la demande expresse de Catherine de Médicis. La reine aurait publiquement lancé le défi au poète de consacrer un *canzoniere* à Hélène de Surgères, l'une de ses filles d'honneur.

## Ardeur de Cassandre

Les sonnets du premier *canzoniere*, souvent en décasyllabes, sont innervés par un dynamisme violent : construits sur des anaphores, des parallélismes qui créent un suspens dramatique, ils jouent sur l'unité strophique. Les effets mimétiques, les jeux de sonorités visent à communiquer une émotion sensuelle maximale. Les métamorphoses mythologiques auxquelles le poète se plaît à rêver sont prétexte à l'épanouissement imaginaire du désir, mais c'est le glissement d'une évocation à l'autre qui devient la métamorphose principale : cet érotisme esthétique ne se fixe pas en fantasmes, mais résout sa tension intérieure par la multiplicité et la mobilité des images.

Commençons par le commencement. D'emblée, dès le premier sonnet des *Amours*, le lecteur est saisi par la violence du verbe, qui l'attaque, le relance de vers en vers, l'aiguillonne de strophe en strophe et pour finir l'abat. La métaphore est celle de la chasse, un sport sanglant qui l'aiguillonne et le relance éperdument, avant qu'il ne s'écroule, vivant mourant, vainqueur vaincu.

Qui voudra voir comme un Dieu me surmonte,  
Comme il m'assaut, comme il se fait vainqueur,  
Comme il r'enflamme, et r'englace mon cœur,  
Comme il reçoit un honneur de ma honte,

Qui voudra voir une jeunesse prompte  
À suivre en vain l'objet de son malheur,  
Me vienne voir : il verra ma douleur,  
Et la rigueur de l'Archer qui me dompte.

Il connaîtra combien la raison peut  
Contre son arc, quand une fois il veut  
Que notre cœur son esclave demeure :

Et si voirra que je suis trop heureux,  
D'avoir au flanc l'aiguillon amoureux,  
Plein du venin dont il faut que je meure<sup>3</sup>.

Les anaphores harcèlent et relancent de vers en vers l'attention du lecteur-auditeur, l'agaçant, l'attisant, le relançant, l'abattant dans l'agonie finale.

Le poète joue aussi sur l'anatomie, dans une suite de blasons du corps féminin, qui associent aux différentes parties du corps de l'aimée les fleurs printanières, les coraux et les astres frémissant d'amour :

Ces liens d'or, cette bouche vermeille,  
Pleine de lys, de roses, et d'œillets,  
Et ces coraux chastement vermeillets,  
Et cette joue à l'Aurore pareille :

Ces mains, ce col, ce front, et cette oreille.  
Et de ce sein les boutons verdelets,  
Et de ces yeux les astres jumelets,  
Qui font trembler les âmes de merveille :

Firent nicher Amour dedans mon sein,  
Qui gros de germe avait le ventre plein,  
D'œufs non formés et de glaires nouvelles.

Et lui couvant (qui de mon cœur jouit  
Neuf mois entiers) en un jour m'éclouit  
Mille amoureux chargés de traits et d'ailes<sup>4</sup>.

Ou encore, ailleurs et plus loin, car l'amour aime à tout va, et le poète compose par élans, par foucades, par envolées brutales, le nombril succédant à l'œil et s'élargissant soudain en ville innombrable ou en étoile :

Petit nombril, que mon penser adore,  
Non pas mon œil, qui n'eut onques ce bien,  
Nombril de qui l'honneur mérite bien,  
Qu'une grand'ville on lui bâtisse encore :

Signe divin, qui divinement ore  
Retiens encor l'Androgyne lien,  
Combien et toi, mon mignon, et combien  
Tes flancs jumeaux folâtement j'honore !

Ni ce beau chef, ni ces yeux, ni ce front,  
Ni ce doux ris, ni cette main qui fond  
Mon cœur en sources, et de pleurs me fait riche,

Ne me sauraient de leur beau contenter,  
Sans espérer quelque fois de tâter  
Ton paradis, où mon plaisir se niche<sup>5</sup>.

Tout le corps y passe, du front aux fesses et de la bouche au nombril. Nombril, nom de ville, nom d'île ; doux ris, qui rejaillit en cascades descendant jusqu'aux

3. Ronsard, *Les Amours*, « Sonetz », I, éd. P. Laumonier, p. 5-6.

4. Ronsard, *Les Amours*, « Sonetz », VI, éd. P. Laumonier, p. 10-11.

5. Ronsard, *Les Amours*, « Sonetz », LXVII, éd. P. Laumonier, p. 68-69.

hanches. De sorte que chanter l'aimée revient à célébrer l'univers entier, paradis compris.

La pluie d'or déferle soudain sur le corps de l'aimée. C'est la fable de Danaé, la bien-aimée des dieux, séduite dans son sommeil par Jupiter qui pleut en gouttes d'or sur elle et la féconde instantanément.

Je voudrais bien richement jaunissant  
En pluie d'or goutte à goutte descendre  
Dans le beau sein de ma belle Cassandre,  
Lors qu'en ses yeux le somme va glissant.

Je voudrais bien en taureau blandissant  
Me transformer pour finement la prendre,  
Quand elle va par l'herbe la plus tendre  
Seule à l'écart mille fleurs ravissant.

Je voudrais bien afin d'aiser ma peine  
Être un Narcisse, et elle une fontaine  
Pour m'y plonger une nuit à séjour.

Et voudrais bien que cette nuit encore  
Durât toujours sans que jamais l'Aurore  
D'un front nouveau nous rallumât le jour<sup>6</sup>.

Le poète des premiers *Amours* déborde de fougue et d'ardeur. C'est encore le chevreuil gambadant, ivre des senteurs du printemps naissant et soudain blessé de la flèche mortelle de l'*innamoramento*, ce que l'on appelle le coup de foudre, fatal et sanglant.

Comme un Chevreuil, quand le printemps détruit  
L'oiseux cristal de la morne gelée;  
Pour mieux brouter l'herbette emmiellée  
Hors de son bois avec l'Aube s'enfuit,

Et seul, et sûr, loin de chiens et de bruit,  
Or sur un mont, or dans une vallée,  
Or près d'une onde à l'écart recelée,  
Libre folâtre où son pied le conduit :

De rets ne d'arc sa liberté n'a crainte,  
Sinon alors que sa vie est atteinte,  
D'un trait meurtrier empourpré de son sang :

Ainsi j'allai sans espoir de dommage,  
Le jour qu'un œil sur l'avril de mon âge  
Tira d'un coup mille traits dans mon flanc<sup>7</sup>.

Imité du pétrarquiste Pietro Bembo, comme un sonnet parallèle de Baïf, ce sonnet traduit, par le rythme haché et la succession d'impressions rapides, la brève idylle de l'animal tout à coup blessé à mort : liberté illusoire du chevreuil qui gambade dans la nature printanière, libre, seul, folâtre, et soudain tombe, foudroyé de flèches.

Le message est volontiers épicurien et sans détour, comme dans l'ode fameuse à Cassandre, sur le motif

du *carpe diem*. « Cueille le jour » dès qu'il paraît, sans attendre qu'il s'incline et s'éteigne, ou s'assombrisse tristement (fig. 1).

Mignonne, allons voir si la rose  
Qui ce matin avait déclose  
Sa robe de pourpre au Soleil,  
A point perdu cette vèpre  
Les plis de sa robe pourprée,  
Et son teint au vôtre pareil.

Las! voyez comme en peu d'espace,  
Mignonne, elle a dessus la place  
Las las ses beautés laissé choir!  
O vraiment marâtre Nature,  
Puisqu'une telle fleur ne dure  
Que du matin jusques au soir!

Donc, si vous me croyez mignonne,  
Tandis que votre âge fleuronne  
En sa plus verte nouveauté,  
Cueillez cueillez votre jeunesse :  
Comme à cette fleur la vieillesse  
Fera ternir votre beauté<sup>8</sup>.

La répétition « Cueillez cueillez » traduit la hâte, l'empressement de la requête, que conclut le dernier vers contemplatif et résigné – faussement résigné, car la prise est tangible, d'ores et déjà effective, non sans qu'une pointe de tristesse ne se glisse dans le plaisir saisi, ravi, heureux.

Publiée d'abord en appendice de la deuxième édition des *Amours* (mai 1553), cette ode célébrissime est finalement détachée des *Amours* et intégrée en 1555 à la troisième édition des *Quatre premiers Livres des Odes*.

Les *Amours* de Cassandre contiennent d'emblée la totalité du répertoire qui sera exploité dans les autres recueils : la satire contre le platonisme, le goût de la comédie, etc. La référence picturale apparaît dans le sonnet XXXIX, en une allusion probable à la *Naissance de Vénus* de Sandro Botticelli, où « l'écumière fille », née de l'écume de la mer, est célébrée en ces termes :

Je l'accompagne à l'écumière fille,  
Qui or peignant les siens jaunement longs,  
Or les ridant en mille crêpillons  
Nageait à bord dedans une coquille<sup>9</sup>.

Les seins débordant de lait sont pareils aux marées alternantes recouvrant et découvrant tour à tour le rivage. Un val s'ouvre entre eux, de neige « dévalée », surmonté lui-même de deux rubis, les deux pointes rouges des seins dressés :

Ces flots jumeaux de lait bien épaissi,  
Vont et revont par leur blanche vallée,  
Comme à son bord la marine salée,  
Qui lente va, lente revient aussi.

6. Ronsard, *Les Amours*, « Sonetz », XX, éd. P. Laumonier, p. 23-24.

7. Ronsard, *Les Amours*, XLIX, éd. P. Laumonier, p. 52.

8. Ronsard, *Œuvres complètes*, t. I, 1993, p. 667.

9. Ronsard, *Les Amours*, XXXIX, v. 5-8, éd. Paul Laumonier, p. 42.



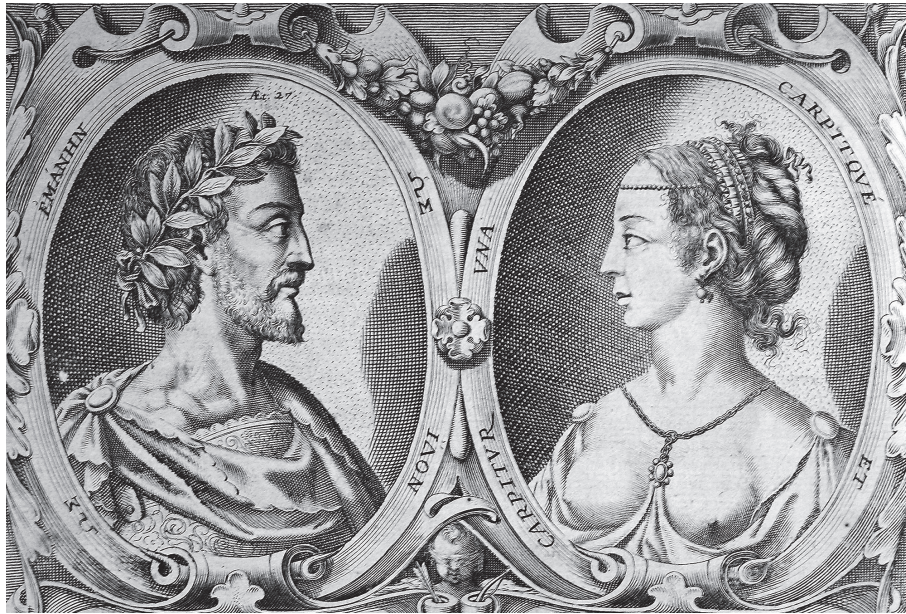


Fig. 1 : Ronsard et Cassandre. Frontispice de l'édition.

Une distance entre eux se fait, ainsi  
Qu'entre deux monts une sente égalée,  
En tous endroits de neige dévalée,  
Sous un hiver doucement adouci.

Là deux rubis haut élevés rougissent,  
Dont les rayons cet ivoire finissent  
De toutes parts uniment arrondis :

Là tout honneur, là toute grâce abonde :  
Et la beauté, si quelqu'une est au monde,  
Vole au séjour de ce beau paradis<sup>10</sup>.

Ronsard, nous dit Laumonier, refait le blason du beau tétin de Clément Marot, tout en s'inspirant de deux passages de l'Arioste où sont décrits les seins d'Alcine et ceux d'Olympie.

### *Sur la mort de Marie*

Dans ce mince recueil publié en 1578, Ronsard confronte la topique amoureuse (mort d'amour, songe déçu) à la réalité douloureuse du deuil, qui fait de cette poésie de commande l'une des plus poignantes. Moins que la disparue, c'est la révolte contre l'injustice du destin qui est le sujet du recueil. D'ordinaire, dans la poésie amoureuse, le songe représente un affaiblissement de la réalité, alors que, par rapport à la mort, l'univers des visions est le seul lien réel entre les êtres. Tel est le sens que l'on peut donner au sonnet IV de *Sur la mort de Marie* :

Comme on voit sur la branche au mois de Mai la rose  
En sa belle jeunesse, en sa première fleur,  
Rendre le ciel jaloux de sa vive couleur,  
Quand l'Aube de ses pleurs au point du jour l'arrose :

La grâce dans sa feuille, et l'amour se repose,  
Enbaumant les jardins et les arbres d'odeur :  
Mais battue ou de pluie, ou d'excessive ardeur,  
Languissante elle meurt feuille à feuille déclose.

Ainsi en ta première et jeune nouveauté,  
Quand la terre et le ciel honoraient ta beauté,  
La Parque t'a tuée, et cendre tu reposes.

Pour obsèques reçois mes larmes et mes pleurs,  
Ce vase plein de lait, ce panier plein de fleurs,  
Afin que vif et mort ton corps ne soit que roses<sup>11</sup>.

Les éléments les plus périssables, le vase de lait, le panier de fleurs, offerts en offrande votive, deviennent les signes métaphoriques de la jeune femme, morte et vive, métamorphosée en rose odorante. La morte laisse percevoir l'unité des mondes visible et invisible. L'offrande poétique restitue les secrètes correspondances de la vie et de la mort, dont la beauté fragile donne l'illusion.

### *Sonnets pour Hélène*

Dans cette nouvelle œuvre de commande, le poète se peint sans complaisance, avec une visible ironie :

10. Ronsard, *Les Amours*, CLX, p. 152-153.

11. Ronsard, *Les Amours*, II, *Sur la mort de Marie*, IV, in *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », t. I, p. 254.

«J'ai joué comme aux dés mon cœur et mes amours»<sup>12</sup>. S'il accepte de rejouer l'amoureux, il marque ses distances en ridiculisant son «chef si grison» et use de contrastes burlesques. Le *canzoniere* d'Hélène ne dédaigne pas la satire, qu'il s'agisse de l'idéalisation de la femme, des conventions littéraires, des philosophies à la mode ou des masques de cour.

Soudain éclate la merveille. L'amour triomphe, alors que le corps se rétracte et n'est plus qu'un souvenir enfui. La gloire, qui rayonne à jamais, compense le défaut du futur proche et déjà du présent. Pourquoi ne pas accorder maintenant ce qui bientôt va disparaître ?

Quand vous serez bien vieille, au soir à la chandelle,  
Assise auprès du feu, dévidant et filant,  
Direz chantant mes vers, en vous émerveillant,  
Ronsard me célébrait du temps que j'étais belle.

Lors vous n'aurez servante oyant telle nouvelle,  
Déjà sous le labeur à demi sommeillant,  
Qui au bruit de mon nom ne s'aïlle réveillant,  
Bénissant votre nom de louange immortelle.

Je serai sous la terre et fantôme sans os  
Par les ombres myrteux je prendrai mon repos :  
Vous serez au foyer une vieille accroupie,

Regrettant mon amour et votre fier dédain.  
Vivez, si m'en croyez, n'attendez à demain :  
Cueillez dès aujourd'hui les roses de la vie<sup>13</sup>.

La mélancolie ne dispense pas de l'épicurisme présent. Par un renversement paradoxal, le froid futur prenant la place du furtif présent, la quête se métamorphose en irréversible nostalgie. La gloire assure le passage de l'éphémère présent au futur éternel, un futur privé de corps et de voix. Une imperceptible ironie déplace l'improbable jouissance vers la gloire éternelle, qui regarde et contemple, mais sans vie, sans force, sans plaisir. Et c'est la reprise en cercle de l'invité amoureuse : vivez, cueillez, qui s'achève dans le cri de la vie, dernier mot du poème. La chandelle initiale, fumeuse, fragile, vieillie, est le symbole tangible de cette évanescence de toute vie, qui tremble et resurgit au terme, brillante, chaude, exaltée, prête à prendre et renflammer.

Autre exemple paradoxal, le sonnet LXVII, les vieillards troyens sur le rempart regardant passer Hélène, jeune, belle, rayonnante, et pourtant cause de tous leurs malheurs. Ironique Hélène, dont la beauté insolente défie l'avenir et insulte le présent !

Il ne faut s'ébahir, disoient ces bons vieillards,  
Dessus le mur Troyen, voyant passer Helene,

12. Ronsard, *Le Premier Livre des Sonnets pour Helene*, XIII, v. 3, in *Œuvres complètes*, «Bibliothèque de la Pléiade», t. I, p. 348.

13. Ronsard, *Le Second Livre des Sonnets pour Helene*, XLIII, «Pléiade», I, p. 400-401.

Si pour telle beauté nous souffrons tant de peine,  
Notre mal ne vaut pas un seul de ses regards.

Toutefois il vaut mieux, pour n'irriter point Mars,  
La rendre à son époux, afin qu'il la remmène,  
Que voir de tant de sang notre campagne pleine,  
Notre havre gagné, l'assaut à nos remparts.

Pères il ne fallait, à qui la force tremble,  
Par un mauvais conseil les jeunes retarder :  
Mais et jeunes et vieux vous deviez tous ensemble

Pour elle corps et biens et ville hasarder.  
Ménélas fut bien sage, et Pâris ce me semble :  
L'un de la demander, l'autre de la garder<sup>14</sup>.

Paradoxe conclusion, toute empreinte d'une ironie tangible. La réalité est prise à rebours, littéralement renversée. Chacun a raison d'aimer, même si s'ensuivent la catastrophe inéluctable, dix ans de guerre sanglante, et au terme, la prise, le sac et la ruine de Troie la grande.

L'épilogue de ce propos pourrait être emprunté au sonnet des œufs, commenté jadis par André Chastel, et qui se situe dans la tradition du blason anatomique<sup>15</sup>. L'œuf fécond résume le monde et contient la vie foisonnante, d'où tout resurgit.

Je vous donne des œufs. L'œuf en sa forme ronde  
Semble au Ciel, qui peut tout en ses bras enfermer,  
Le feu, l'air et la terre, et l'humeur de la mer,  
Et sans être compris comprend tout en ce monde.

La taie semble à l'air, et la glaire féconde  
Semble à la mer qui fait toutes choses germer :  
L'aubin ressemble au feu qui peut tout animer,  
La coque en pesanteur comme la terre abonde.

Et le Ciel et les œufs de blancheur sont couverts.  
Je vous donne (en donnant un œuf) tout l'Univers :  
Divin est le présent, s'il vous est agréable.

Mais bien qu'il soit parfait, il ne peut égaler  
Votre perfection qui n'a point de semblable,  
Dont les Dieux seulement sont dignes de parler<sup>16</sup>.

«Simple rond et parfait», l'œuf est l'univers, divin et total comme lui, mais inférieur à la dame auquel le sonnet est dédié<sup>17</sup>. Fille de Lédè et de Zeus, Hélène est sortie d'un œuf, qui a toute perfection, mais la dépasse par sa présence même et l'amour perdurable qu'elle inspire.

14. *Ibid.*, LXVII, p. 412-413.

15. André Chastel, «L'œuf de Ronsard», *Mélanges Chamard*, Paris, Nizet, 1951, p. 109-111.

16. Ronsard, *Œuvres complètes*, t. I, 1993, p. 503, *Sonnets à diverses personnes*, LVII, «Sonet».

17. *Ibid.*, p. 356, *Premier Livre des Sonnets pour Helene*, XXVII, v. 11.